Le rock sans la drogue et sans le sexe, eh bien... ce n'est pas du rock. La culture du sexe doit être poussée à l'extrême. Le sexe, c'est bien, mais le sexe décadent, c'est encore mieux. Il faut dire que même sans le pratiquer réellement sur scène, les gestuelles sont plus que suggestives. Les artistes s'en amusent et propulsent dans leur énergie scénique leurs excédents de testostérone. On se trémousse, on se tortille, on mime l'orgasme et on jouit copieusement devant les yeux écarquillés et la face ébahie d'une audience surchauffée. Les rockers se doivent d'être différents et d'exprimer l'idée du tendancieux. L'outrance, le dévergondage et le dépassement des interdits, n'est-ce pas, après tout, ce qu'on leur demande d'offrir ? Ils le font, et sans limites.

La grande foire du sexe

La révolution 68 et son combat pour une absolue liberté ne pouvait oublier celle d'une libération sexuelle, sans tabous ni contraintes. Le puritanisme ambiant est chassé à coup de pieds par une soudaine fornication excessive. L'Amour trouve alors son épanouissement, non plus dans une sorte de chaleur fraternelle, mais bien dans l'effusion charnelle, stricto sensu. On baise – car ici, on ne peut employer que ce terme – à droite à gauche, sans honte ni pudeur. Les partenaires s'accumulent dans les lits, les prénoms s'oublient tellement il y en a, et les parties de jambes en l'air ne sont qualifiées d'acceptables que si elles sont "orgasmiques". Dans cet océan de stupre, la brasse n'est pas loin de devenir sinistre, voire grotesque.

Le premier groupe à véritablement explorer les facettes "borderlines" du sexe sur scène, est incontestablement le

Velvet Underground. Frais émoulu et sorti tout droit de la Factory d'Andy Warhol, The Velvet Underground explore et met en scène les réfractions de l'écrivain Von Sacher Masoch – d'où le terme sadomasochisme – dans la composition de *Venus in furs*. La chanteuse Nico n'hésite pas à se trémousser en concert, arborant fièrement fouet et tenues de cuir, en prenant des poses toutes plus lascives les unes que les autres. Lou Reed, quant à lui, prend sa tenue de junkie, et chante, de sa voix si particulière, son addiction certaine à l'héroïne : « *She's my life and she's my wife.* » Leurs textes font l'apologie d'une sexualité soumise, violente, où les transgressions diverses sont de mise. La chanson *Take a walk on the wild side*, est une référence directe au monde d'Andy Warhol, où le bizarre côtoie constamment le déliquescent.

L'ambigu David Bowie

Qui mieux que David Bowie pouvait incarner cette ambivalence sexuelle ? Entre ses cheveux aux épaules d'un blond Barbie et ses robes en satin, il ne pouvait que faire couler un flot d'encre. Il n'hésite pas à affirmer sa bisexualité – on lui connaît comme partenaire Lou Reed – et son mariage avec Angie laisse tout le monde perplexe. Les rapports triangulaires semblent être monnaie courante au domicile des Bowie, et Angie clame haut et fort que cela ne lui pose aucun problème. Le ton change quand, quatre ans plus tard, le couple se lance dans une bataille judiciaire agressive pour récupérer la garde de leur fils, Zowie. Angie accepte les frasques de son mari, mais devenir mère est un gros problème. Dès la naissance de l'enfant, elle donne le bébé à Bowie, étant dans l'incapacité de l'élever, ni même de lui